

ROLAND BUTI

LES PETITES MUSIQUES

ZOE

Pour ma sœur

Je ne savais pas que l'obscurité
n'est pas noire
que le jour
n'est pas blanc
que la lumière
aveugle
et que s'arrêter est courir
encore
davantage

Goliarda Sapienza, *Ancestrale*,
traduit de l'italien par Nathalie Castagné

I

Rocca a jeté un œil sur les deux modestes fenêtres illuminées de son foyer et il a soupiré de devoir abandonner derrière lui la tiédeur du réveil pour patauger dans la neige. Il la détestait. Il y en avait une telle couche qu'il ne pouvait pas la piétiner. Des flocons lourdauds tombaient encore, mais avec réticence et sans logique comme si l'air trop froid ne les laissait pas libres de leurs élans. Le ciel prenait la forme d'une immense goutte glacée. Rocca a remonté le col de sa veste, expiré avec force sur le côté pour désencombrer ses narines.

Ce pays n'a pas d'odeur en hiver, a-t-il pensé.

Il a fait un détour par le cimetière. La bise noire avait boursoufflé le relief, enfoui sous diverses épaisseurs. Il a gratté la neige de son poing, dégagé le sommet de la pierre tombale avec le besoin de voir le nom d'Angelina gravé. Après deux années de travail en Suisse, Rocca avait obtenu un permis d'établissement de longue durée et sa femme avait pu le rejoindre. Elle était morte quelques jours après la naissance de leur fils. Les membres du *Circolo italiano*, un local au

rez-de-chaussée d'anciens ateliers non loin de la gare dans lequel se réunissaient les Italiens de la ville, l'avaient entouré. Les épouses de ses collègues s'étaient relayées chez lui, avaient assuré une présence permanente auprès du bébé. Ivo avait eu cinq mamans. Toutes s'étaient proprement ajustées à son quotidien et Rocca avait fini par s'y habituer. Il fallait bien ce tourbillon de femmes attentionnées pour remplacer celle qui avait mis son fils au monde.

Enfoncé dans un paquet de poudre, il est resté longtemps immobile, jusqu'à être paralysé par le froid, se demandant si Angelina qui n'avait jamais réussi à s'accoutumer au climat des montagnes était au chaud dans son cercueil sous la terre. Il n'a pas versé de larmes ; se sentir peu à peu geler jusqu'aux os lui a raisonnablement servi de prière.

Il a retrouvé du solide sous ses pieds au moment de rejoindre le trottoir de la grande avenue, entre les amoncellements façonnés par le passage des triangles chasse-neige et les façades des imposantes fabriques. Sainte-Croix était un village-rue typique des montagnes jurassiennes avant de se transformer à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle en une petite cité ; de vastes bâtiments industriels s'étaient implantés dans les champs et des immeubles avaient remplacé les fermes le long de la route principale. Les habitants étaient devenus ouvriers. Le protestantisme les ayant habitués à l'idée que le travail, en plus d'être un gagne-pain, rend le monde moins chaotique et la société mieux ordonnée, ils ont besoin du matin au soir. Ils se sont mis à fabriquer des boîtes à musique,

des automates, des phonographes à disques, des machines à écrire ou des caméras.

En cette première moitié des années cinquante, les usines Thorens produisaient des platines hi-fi, les meilleures sur le marché ; Paillard vendait les in-sabables Hermès Baby portatives vert tilleul aux écrivains nomades de tous les pays ; Reuge et Lador exportaient des millions de mouvements à musique : les jouets, les tabatières et les dizaines d'autres objets dans lesquels ils étaient insérés devenaient mélodieux grâce aux cylindres et aux lames vibrantes de ces mécanismes miniatures.

Rocca était assembleur à la fabrique de caméras Bolex. Il passait ses journées sur la H16. Lancée en 1935, elle n'avait pas besoin d'électricité pour fonctionner : une manivelle enclenchait son moteur à ressort et actionnait les différentes parties. D'une robustesse à toute épreuve, elle supportait les sables des tempêtes dans les déserts, les projections d'eau salée sur les océans ou les températures glaciales aux pôles. Saint-Exupéry en embarquait une à bord de ses avions, Marlène Dietrich ou le Mahatma Gandhi s'étaient essayés au cinéma avec cet appareil maniable dont les meilleurs réalisateurs du monde vantaient les qualités techniques. Il travaillait sur la toute nouvelle H16 Supreme lancée en 1954, premier modèle de la marque avec une option de visée à travers l'objectif.

Rocca marchait sur le trottoir scintillant, les bras placés loin du corps afin de répartir au mieux son poids et ne pas tomber. Une grande voiture noire est passée au ralenti avec un bruit feutré de moteur. On

en voyait rarement de si grosses en ville. Il a eu le temps d'apercevoir les silhouettes d'occupants très agités assis à l'arrière avant de glisser et de sentir le sol se dérober sous lui. Il s'est rattrapé de justesse en s'appuyant contre le mur de la fabrique. La berline a continué jusqu'au carrefour. Une portière s'est ouverte et une femme a été violemment éjectée. Elle essayait maladroitement de se relever dans la neige quand Rocca est arrivé auprès d'elle. Il lui a tendu la main. Elle a agrippé son avant-bras pour se mettre debout.

La voiture a stoppé net au bout de l'avenue. Un homme en est sorti pour déposer une grande valise sur le trottoir.

- Ça va? a-t-il demandé.
- Non.
- Vous avez quelque chose de cassé?
- Peut-être. Comment le savoir?

Ils ont regardé la grosse berline tourner un peu trop vite à l'angle en dérapant avant de disparaître.

- Vous avez mal?
- Oui.
- Où?

Elle l'a fixé comme si cette question trop personnelle était une atteinte à son intégrité physique.

- Je me suis fait mal au cul.
 - C'est tout?
 - C'est déjà beaucoup.
 - Ce n'est pas un endroit qui se casse.
- Elle s'est frotté la partie douloureuse :

— Bon, ça peut aller.

Puis, elle a semblé se rétracter et glisser dans son léger manteau trop vaste. L'air s'engouffrait à l'intérieur par le haut et par le bas. Elle a ramené ses mains contre sa poitrine.

— Votre accent? Vous êtes italien?

Rocca a acquiescé.

— Et le vôtre?

Elle l'a dévisagé de ses yeux pâles. Quelques mèches blondes dépassaient de son bonnet et barraient son grand front.

— Allemand. Mais je suis Tchèque. Tchèque de Moravie.

Rocca ne devait jamais oublier, même si par la suite sa vie avec Máša avait servi de correctif à sa première impression, le sentiment qu'il avait assisté à la chute d'un ange dans cette longue avenue, avec de la poudre neigeuse voletant autour d'eux et au loin le fracas des bourrasques s'entrechoquant aux croisements.

— On m'a jetée.

Elle a frissonné.

— Ça...

— On peut dormir quelque part dans ce trou?

— Il y a l'Hôtel de France.

— C'est cher?

— Je ne sais pas trop, mais...

— De toute manière, je n'ai pas d'argent.

Rocca s'est gratté la tête sous sa casquette, un endroit étonnamment chaud :

— Je vous paie la chambre.

Il s'attendait à essayer une rebuffade, mais elle a répondu sans une seconde d'hésitation sur un ton péremptoire :

— On y va !

Il a alors remarqué ses escarpins à minces semelles munies de talons.

Basculée en arrière, puis portée jusque dans le hall d'entrée de l'hôtel, elle a eu l'impression de voler, soudain très légère, d'être soulevée par un courant plutôt que soutenue par les muscles d'un homme de presque cent kilos. Rocca n'en faisait guère plus de quatre-vingts, mais sous l'épaisseur de ses vêtements, il semblait en faire beaucoup plus.

— Je viendrai récupérer la valise. Elle ne risque rien. Rien ne disparaît jamais chez nous.

— C'est ce que vous croyez.

— Non, non, je vous assure.

Rocca est passé la voir le lendemain après le travail pour savoir si tout allait bien. Il a demandé après elle au concierge à la réception.

— Elle est dans le petit salon, lui a-t-il répondu avec un regard par en dessous.

Les grands yeux bleus presque transparents de Máša n'ont pas tout de suite quitté le vague pour se fixer sur lui. Le temps de sortir de ses pensées et de réaliser où elle se trouvait peut-être.

— Oh ! Vous êtes venu.

— Bonjour.

— Asseyez-vous !

— Merci.

— On peut se dire tu, Rocca ?

— Oui.

— Tu as peur de moi ?

Rocca s'est empourpré.

— Non, non. Pourquoi ?

— On dirait. Tu as le visage chiffonné.

Il fallait deux jours pour monter une caméra et c'était une tâche complexe. Rocca manipulait des pièces minuscules à portée de main dans des tiroirs ; il était penché du matin au soir sur des goupilles, des engrenages, des pignons, des rivets et des courroies miniatures nécessitant des gestes mesurés et précis. Il avait fini par développer dans sa vie quotidienne et dans les relations avec les autres une attitude générale de prudence embarrassée, comme si la réalité dans laquelle il devait évoluer en dehors de l'atelier, trop vaste et trop changeante, lui causait de la gêne.

Il a voulu protester, mais rien n'a dépassé ses lèvres.

— Rocca, ça sonne bien.

— Mon nom est Roccasecca, Dino Roccasecca.

— Cela ne te dérange pas si je t'appelle Rocca ?
C'est dur et tendre à la fois.

— Ça me va. Tout le monde dit Rocca.

— Et ces paquets de neige qui effacent tout... a soupiré Máša.

— De novembre à avril...

— C'est... c'est comme un baisser de rideau.

Elle a fait une pause. Elle a allumé une cigarette.

— Comment ai-je pu atterrir ici ? Je me suis même posée assez brutalement...

Elle a porté un regard doux sur Rocca, puis elle a souri :

— Tu m’as cueillie. Je suis tombée et tu m’as ramassée.

— C’est la moindre des choses.

— Tu es gentil.

— Qu’allez-vous... que vas-tu faire maintenant ?

— Je suis perdue.

— Mais non...

— Plus rien ne m’attache à rien...

Elle a expiré et la fumée de sa cigarette a ondulé dans la pièce.

— C’est sans doute exactement le genre de situation qui nous libère d’un certain nombre de contraintes... a-t-elle dit dans un soupir.

Elle a passé une semaine à l’Hôtel de France. Rocca allait la trouver tous les jours après son travail. La douceur infinie avec laquelle il actionnait la molette du briquet quand il lui donnait du feu l’impressionnait ; sa façon d’ouvrir et de fermer les portes avec tendresse, comme par respect pour le système simple des poignées, la touchait. Il était habitué à se concentrer sur des objets de petite taille. « Jamais un homme ne m’a maniée avec autant de délicatesse que toi », lui a-t-elle dit après l’amour.

Rocca était descendu en ville avec Máša à son bras pour la première fois deux semaines après son installation chez lui et il ne pouvait pas se libérer de la crainte insidieuse de la voir disparaître aussi brutalement qu’elle était entrée dans sa vie. Chassée de

Tchécoslovaquie par l'Armée rouge parce que d'origine allemande, la famille de Máša s'était réfugiée en 1945 dans les ruines de Berlin-Est. Elle y avait joué dans des théâtres de la République démocratique allemande qui sentaient la poussière. Après le soulèvement populaire de juin 1953, elle avait fui l'ancienne capitale du Reich pour suivre à l'Ouest son amant qui rêvait de cinéma, à peine surprise ensuite de découvrir que rien n'avait fonctionné comme prévu. Ils étaient venus à Sainte-Croix pour tester des appareils de prise de vues. Elle avait tiré un trait définitif sur ce passé et cette capacité à l'occulter sans en parler autrement que par bribes confuses était une source d'inquiétude pour Rocca. Allait-elle monter dans le train sur un coup de tête, gagner la plaine et partir loin en ne gardant qu'un vague souvenir des montagnes ? Ses craintes s'étaient lentement estompées au fil des mois, puis des années.

Máša avait mis pour l'occasion son manteau en fourrure de lapin souple aux hanches et ample jusqu'aux chevilles, une ligne « trapèze » qui allait être très à la mode de l'autre côté du rideau de fer. Elle portait une chapka assortie dont les parties rabattables lui couvraient les oreilles et la nuque, un type de chapeau également inédit dans les vallées jurassiennes. Des lunettes de soleil la protégeaient des scintillements lumineux et des flocons mêlés de grésil. Rocca était fier d'être en sa compagnie : Máša capable d'en remontrer à tous, Máša qui savait ne pas être modeste, Máša qui marchait la tête haute, le regard dirigé vers un horizon qu'elle semblait faire mine de scruter au-delà des

sommets. Elle donnait la main à Ivo, deux ans ; à chaque rafale, il disparaissait en partie dans les replis de la fourrure de lapin.

— *Rocca ! Sei tu ?*

Un collègue de la fabrique accompagné de sa femme leur a fait un signe du bras dans la Rue centrale et après avoir un peu hésité, ils ont bravé de face la bourrasque glaciale pour les rejoindre devant l'épicerie Simon.

— Quelle drôle de question !

Ils ne pouvaient s'empêcher de regarder Máša en coin. Elle avait eu un mouvement de défiance instinctive au moment où ils s'étaient approchés.

— Avec ces accoutrements pour affronter...

— C'est le blizzard.

— Oui. Quelle froidure !

Ils sont restés silencieux et transis un moment, remontant leurs cols et enfonçant leurs casquettes, la tête dans les épaules, comme pour mieux jauger la réalité d'un pays aux hivers définitivement trop longs et trop rigoureux. Ivo s'est collé à la femme. Elle s'est accroupie pour le prendre dans ses bras. Elle l'a serré contre elle.

— *Ivo ! Come stai ?*

Elle ne le lâchait pas, lui caressait le dos, lui donnait des becs sur les joues et sur le front et il se laissait faire. Avec des balancements et des piétinements pareils à des pas de mazurka, Máša s'est avancée vers eux et la base trapézoïdale de son manteau a virevolté. Elle a ôté ses lunettes de soleil, planté ses yeux dans ceux de

la femme, lui a tendu la main en disant très fort et en détachant chaque syllabe :

— Je suis Máša.

Elle a bien dû se séparer d'Ivo pour les présentations. Elle s'est légèrement arc-boutée sur son mari pour se redresser.

— Enchantée. Je suis Maria. Et c'est Eufemio. Il travaille à la fabrique de caméras avec...

— *Ich weiß.*

— Je me suis occupée d'Ivo quand il était petit.

— *Ich weiß.*

Recroquevillée sous ses couches de vêtements, Maria ne pouvait s'empêcher de dévisager la portion de la figure de l'inconnue entourée par la chapka : mince, sans maquillage, lisse et blanche avec des yeux vifs clairs et très bleus.

— Je vous présente ma compagne, a dit Rocca.

— Enchanté, a bredouillé Eufemio en soulevant pour la forme sa casquette de quelques centimètres.

Quelque chose a claqué dans le ciel comme un coup de fusil, le volet mal fermé d'une maison de la rue sans doute. Ils ont tous eu le nez en l'air pendant quelques secondes. Assurément, ils auraient aimé que Rocca soit un peu plus prolix sur sa rencontre avec cette femme. Ils auraient voulu savoir comment et où il avait bien pu faire la connaissance d'une étrangère diaphane avec des allures d'actrice de cinéma. Il ne devait par la suite jamais être très loquace sur le sujet. Ni l'un ni l'autre n'ont plus osé regarder en direction de Máša qui avait remis ses lunettes noires et ils ont eu la vague sensation qu'elle n'était plus vraiment là.

Eufemio et Rocca ont discuté caméras ; on parlait à la fabrique d'une amélioration possible du petit levier d'obturation du viseur des nouvelles H16 Supreme.

— Attends, Ivo ! Je reviens tout de suite, a dit Maria et elle s'est engouffrée dans l'épicerie Simon.

Ce qui tombait du ciel autour d'eux a commencé à faire tac, tac, tac ; la neige durcie par le vent cinglait leurs habits.

— J'ai froid ! a dit Ivo

— Viens !

Máša a soulevé un pan de son manteau :

— Glisse-toi dessous !

Il a entièrement disparu, à l'abri dans la peau de lapin, enveloppé comme dans un duvet.

Maria est revenue avec une petite boîte de Sugus à la main.

— Mais... où est Ivo ?

— Au chaud, a répondu Máša en lui faisant remarquer les pieds du garçon.

— Les bonbons...

— Je les prends !

Elle a tendu le bras et Maria les lui a donnés à contrecœur. Ils se sont souhaité un bon dimanche avant de se séparer. Pliés en deux pour affronter les rafales, Eufemio et Maria ont lentement remonté la rue. Elle s'est retournée une dernière fois dans l'espoir d'apercevoir Ivo. Elle avait été une mère de remplacement à temps partiel pendant la première année de la vie du garçon, mais cette époque était révolue : une mère à temps plein avait établi ses quartiers chez Rocca.